LLOYD JONES

LA CAGE

roman traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Mireille Vignol



Jacqueline Chambon

Du même auteur

MISTER PIP, éditions Michel Lafon, 2008 ; Le Livre de Poche nº 32039.
DONNE-MOI LE MONDE, éditions Michel Lafon, 2011 ; Le Livre de Poche nº 32637.

Titre original :
The Cage
Éditeur original :
The Text Publishing Company, Melbourne
© Lloyd Jones, 2018

Photographie de couverture : © Izumi T / Getty Images

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12533-2

Lloyd Jones

La cage

roman traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Mireille Vignol

Jacqueline Chambon

À la mémoire de Michael Gifkins
– ami, et agent littéraire.

1

Viktor est malade. C'est donc à moi de les nourrir, ce matin. Avant cela, je coupe du petit bois pour le poêle du restaurant et je le remonte, avec le panier de bûches. Des relents de la soirée d'hier flottent dans la salle à manger. Poulet rôti, rires. Quelques tables ont besoin d'un coup d'éponge.

Dans la cuisine, je mets les œufs sur le feu et allume la bouilloire. La pièce brille d'un éclat pénible à cette heure. Mon reflet est trop flou pour que je puisse me voir clairement.

Je pose les œufs et les tasses sur un plateau. L'eau coule dans l'une des douches de l'hôtel. Quelqu'un tire la chasse. La porte se ferme derrière moi et je redescends l'escalier. Le verre dépoli de la porte du fond ne laisse pas passer la lumière. Je l'ouvre d'une main, vers l'intérieur, et dois bloquer le battant avec le pied. Puis la cour m'assaille : le haut mur en briques qui protège des voisins ; la balançoire cassée qui cherche à se faire oublier sous le chêne ; le petit coin de pelouse avec le lapin en pierre – oreilles

dressées, yeux fixes, traqué par une menace qui ne veut ni battre en retraite ni s'approcher. Dans la rue, une voiture accélère, puis le silence revient sur la ville encore endormie.

La lumière s'invite de la campagne. Les toits de fer crépitent et étincellent. Dans le ciel, les vestiges de la nuit cèdent au jour ; les oiseaux, comme s'ils étaient soudain touchés, battent des ailes.

Près de la cage, ça sent le fauve et les matières fécales. Difficile à supporter si tôt.

Docteur s'accroupit devant la mangeoire en se grattant au-dessus de l'oreille droite. Ses doigts sont crasseux.

Quand ils pressent leur visage contre le grillage, ils le font sans se bousculer. Docteur ouvre grand la bouche pour que je lui fasse manger son œuf à la cuillère. Ce n'est pas grand-chose, de donner la becquée à quelqu'un, mais ça ne manque jamais d'engendrer de la tendresse.

Les œufs sont bons ?

Docteur acquiesce.

L'autre, le jeune étranger, reste à quatre pattes, la bouche ouverte. Il demande son pain grillé, mais je ne suis pas prêt.

Je veux me concentrer sur Docteur. Si seulement son regard n'était pas si craintif…

Pas trop baveux, ça va ? Je veux parler des œufs.

Il baisse les yeux, marmonne quelque chose.

Pas de beurre sur le toast de Docteur. Je m'en suis souvenu et il hoche la tête d'un air appréciatif. Le jeune préfère le sien beurré.

Je dois reconnaître que l'odeur de merde humaine est désagréable à cette heure. Quand c'est à moi de les nourrir, j'attends habituellement d'être sûr qu'ils ont terminé.

Le jeune est fiable, réglé comme du papier à musique. Docteur, un peu moins.

Ils ont une pelle à manche court et suffisamment de terre pour recouvrir leurs saletés. Mais quand je leur apporte les œufs et le pain grillé, je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'œil dans le coin retourné de la cage.

Que dire d'autre ? Ils prennent leur thé différemment. Docteur le préfère noir. Le jeune, au lait avec deux sucres.

Quand je lui suggère de songer à réduire sa consommation de sucre, il semble quelque peu surpris. Ma sollicitude émane d'une partie de moi qu'il ne peut pas voir. Moins de sucre ? Est-ce que ça signifie qu'on peut compter sur moi pour autre chose ? Ses yeux, qu'il fronce, traduisent la spéculation.

La nuit tombée, les étrangers se retrouvent enfin seuls. À l'abri des badauds.

Mais, en montant sur le couvercle de la lunette des toilettes du premier étage, j'arrive à voir leur cage dans la cour. Les fenêtres de l'hôtel au-dessus l'éclairent amplement.

Ce soir, le jeune fait des pompes. Il n'en fait jamais dans la journée. Abdos. Pompes.

Docteur examine la paume de sa main. A-t-il une montre ? Non. Ce n'est pas ça. Ça y est, je vois : il

compte sur ses doigts – il compte les jours passés dans la cage. L'une après l'autre, les lumières des chambres s'éteignent ; je descends du trône et regagne ma chambre.

Le matin, lorsqu'ils vident leurs intestins, ils fixent les fenêtres de l'hôtel d'un regard blessé. Oui. Un regard blessé. Je crois que c'est ça.

Y a-t-il du nouveau ? me demandent les Administrateurs.

Les abdos et les pompes sont dignes d'intérêt.

Devrait-on s'en inquiéter ?

J'imagine que ce sont de vieilles habitudes. Une source de réconfort.

Pour lutter contre l'anxiété ?

Qui sait ?

Jusqu'à présent, les étrangers ne se sont pas montrés coopératifs. Ils refusent de nous livrer le moindre renseignement utile.

Ils admettent certaines vérités qu'il serait absurde de nier.

Ils étaient manifestement en route pour quelque part. Mais pour quelle destination ? Ils sont incapables de le dire. Ils parlent d'un lieu qui semble tout droit sorti d'un livre de contes : une cheminée, une flambée dans l'âtre, des enfants qui jouent, de la nourriture en abondance.

Nous ne savons que penser d'eux. Ils nous ressemblent et, comme nous pouvons le constater, ils manifestent tous les désirs et appétits classiques.

Mais ils refusent de dire d'où ils viennent. Ils répètent sans cesse, des milliers de fois par jour, qu'ils

n'ont pas de maison. Imaginez des tortues soutenant qu'elles n'ont pas de carapace. Tout le monde est né quelque part sur cette terre. Et tout le monde a un abri où se glisser.

Nous demandons, nous les sondons. Ils rejettent nos questions d'un hochement de tête, puis affichent un air inconsolable.

Que doivent-ils faire ?

Que devons-nous faire ?

Nous appelons le plus âgé « Docteur » depuis qu'il a aidé un petit garçon malade. J'étais en train de les nourrir quand le « plus âgé », comme nous disions alors, a conseillé à la jeune maman de donner de la limonade à son fils pour calmer son mal de ventre.

Depuis, nous l'appelons Docteur.

Le pouvoir de suggestion est indéniable. Ses jambes trapues s'élèvent pour soutenir le poids qui pèse sur ses épaules. Une certaine charge pondérale s'est accumulée autour de sa taille. Il a des sourcils gris et broussailleux. Des yeux calmes. Désireux d'en savoir davantage.

Le jeune est plus mystérieux. Il est moins apprécié, mais personne ne saurait dire pourquoi. Lors de la pause café, nous testons des noms différents. Aucun ne lui convient. C'est aussi futile que d'essayer d'appeler un éléphant ou une antilope par un autre nom. Cela dit, « étranger » ne colle pas non plus. C'est comme quand on cherche à entendre le bruit de l'eau, alors qu'on entend seulement ce qui fait obstruction au courant.

Plusieurs Administrateurs ont demandé si nous ne pourrions pas mieux faire. N'y a-t-il pas des traits

distinctifs dans le comportement du jeune ? Dans son physique, peut-être ?

Je l'ai examiné attentivement en allant les nourrir. L'effet bicolore de ses mains sales me surprend souvent. Dès que je m'habitue à la saleté qui le définit désormais à mes yeux, il retourne les mains et révèle des paumes blanches et propres. Un jour, il m'a surpris en train de les regarder et les a cachées dans les poches de sa veste. Alors qu'il s'éloignait, le soleil du matin a frappé la cage et exposé un grain de beauté sur l'aile de son nez que je n'avais jamais remarqué avant, sans doute à cause de sa peau crasseuse et burinée.

J'ai suggéré aux Administrateurs qu'à partir de ce jour, le jeune soit appelé « Mouche ».

Le lendemain matin, quelques reniflements s'échappent, un renâclement. Mouche est le seul que j'aie jamais vu cracher. Il s'agit donc de lui. Oui. Il me semble. Et le grommellement ? Ça, c'est Docteur. J'ai l'impression que l'objet de sa quête ne se trouve pas dans la cage.

Changement de position, mouvement plus ample et motivé à présent. Docteur baisse les yeux sur le plateau, le trait se tend à la commissure des lèvres.

Je pose le plateau sur l'herbe devant la cage puis je tranche la pointe d'un œuf mollet d'un coup de couteau.

Sel ?

Hochement de tête.

Poivre ?

Nouveau hochement de tête. Ces petites attentions surprennent certains des Administrateurs. Mais il est important de continuer à entretenir le dialogue.

Je plonge la petite cuillère dans l'œuf, la tends à travers la mangeoire.

Docteur doit jongler avec l'œuf brûlant à l'intérieur de sa bouche, à l'arrière d'abord, puis à l'avant. Il souffle, les yeux humides. Reste la bouche béante. Des éclats de blanc et des miettes de jaune sont collés à ses dents.

Il examine le contenu du plateau.

Pain grillé. Miel. Le thé en train d'infuser dans la théière.

Mouche écarte doucement Docteur de la mangeoire et passe la main à travers. Il veut se nourrir seul.

Il y a des règles pour donner à manger aux étrangers. Je ne dois pas leur fournir de couteaux, fourchettes, cuillères ou ustensiles qu'ils pourraient retourner contre eux ou – Dieu nous en préserve – contre un client de l'hôtel. Dans la même optique, nous demandons aux étrangers d'ouvrir la bouche face au trou de la mangeoire. Il suffirait d'un instant de colère ou de frustration pour qu'une main se serre en poing, et nous tenons à tout prix à éviter ce genre de désagrément.

Je brise le haut du deuxième œuf, le place avec la petite cuillère dans la mangeoire, mais Mouche s'en détourne. Il me montre le pain grillé du menton.

Vous voulez du miel ?

Je dois répéter la question, jusqu'à ce qu'il marmonne : Miel.

Tandis que je prépare sa tartine, Docteur se colle au grillage, l'air inquiet.

S'il te plaît, dit-il. Y a-t-il des nouvelles ?

Non. Aucune nouvelle.

Mais bientôt ?

Oui. C'est ce que nous espérons tous.

Et la femme de l'agence ? Elle aurait déjà dû nous rendre visite.

2

Quelle belle matinée. L'été traîne en longueur, les étrangers devraient s'estimer heureux. Mouche est en train de chier au fond de la cage, là où la terre a été tournée et retournée. Docteur écarte les bras et les jambes pour bloquer la vue. C'est une technique qu'ils ont adoptée dès leurs premiers jours dans la cage. Docteur étire ses membres et se plaque contre le grillage en une posture qui ne manque jamais d'agacer. Car ce qu'il veut véritablement dire, c'est : Regardez-moi. Regardez notre condition !

Ces derniers temps, sa voix s'est réduite à un murmure revêche.

Hier soir, dit-il, il y avait de la musique.

Oui. Je faisais mes exercices de clarinette.

Ses yeux gris se ferment sur le souvenir de ce qu'il a entendu.

J'ai trouvé ça très beau, dit-il.

Il repousse le grillage et montre du doigt la fenêtre du rez-de-chaussée.

De là, dit-il. Ça semblait provenir de là.

Oui. C'est là que je joue.

J'omets de préciser que c'est aussi là que je vis et que cette fenêtre est l'un de mes deux points d'observation de la cage.

L'atroce odeur de Mouche se glisse entre nous.

Était-ce Mendelssohn ? demande-t-il.

Oui, oui. Nous pourrions continuer à parler, moi en tout cas je le pourrais. J'ai encore beaucoup à apprendre à la clarinette et ce n'est pas comme si je croulais sous les éloges, mais je ne peux pas rester une seconde de plus. L'odeur de merde me prend à la gorge.

Plus généralement, leur odeur n'est pas comme la nôtre. Elle le serait s'ils se nettoyaient correctement, mais ce n'est pas le cas. Leur peau encrassée et encrottée pue encore plus que la merde de mouton. Ça inquiète tout le monde, car ça nous rappelle ce dont nous devons nous méfier, des menaces de maladies et de temps difficiles. Sinon, regardez, voilà ce qui risque de vous arriver. Vous finirez par vous rouler dans vos propres excréments.

Nous avons des toilettes à l'hôtel. En porcelaine avec des lunettes taillées dans le bois. Nos déjections disparaissent quand nous tirons la chasse et nous n'y pensons plus. Les étrangers doivent vivre au contact de leurs propres déchets. Ce rappel constant de leur différence nous les rend plus familiers – et plus inquiétants – que nous le souhaiterions.

L'après-midi, je m'occupe du jardin autour de la cage. J'arrache les mauvaises herbes, je tonds autour du lapin en pierre. Et pendant tout ce temps, je sens

le regard perçant des étrangers sur moi. Le silence est leur seule arme – ce que je comprends, puisqu'ils possèdent quelque chose que nous voulons.

C'est plutôt amusant, à vrai dire. La manière dont nous avons échangé les rôles. Maintenant je suis derrière la grille. J'ai une position privilégiée, mais c'est les mains et les genoux dans la terre que je remets de l'ordre dans la nature.

Si je m'intéresse de nouveau à eux, ils détournent les yeux. Ou ils les ferment, en les plissant comme un enfant qui voudrait faire disparaître un fantôme.

Après une heure de travail dans l'herbe tendre, j'ai les genoux humides et les mains qui empestent les poireaux du diable.

J'ai aidé à planter la nouvelle pelouse en automne dernier, quand je suis arrivé à l'hôtel. Le gazon a gardé une délicate consistance spongieuse. À l'intérieur de la cage pourtant, là où les étrangers font les cent pas, l'herbe tend à s'éclaircir. C'est énervant, mais je ne peux rien y faire.

Docteur attend patiemment que je lève les yeux pour être sûr d'avoir toute mon attention.

Nous aimerions beaucoup prendre un bain, dit-il.

Il présente cela comme une requête tout à fait raisonnable, comme si nous pouvions simplement soulever le toit de la cage et faire descendre une baignoire par une fenêtre de l'hôtel.

Il y a un robinet avec un tuyau près de la cage. Nous essayons d'utiliser ce qui est à portée de main. Les Administrateurs encouragent systématiquement ce genre d'initiative.

Je déroule le tuyau et pousse l'embout dans la mangeoire.

Mouche se met immédiatement à tirer à tour de bras, jusqu'à ce que le tuyau soit posé par terre dans la cage, comme un serpent lové.

C'est une vision étrange. Je veux parler du tuyau. Je l'ai signalé plus tard aux Administrateurs. Étrange de voir un fragment de notre monde dans le leur.

Je préviens les étrangers : ils ont dix minutes.

C'est ainsi que ça se passe. Tout nouvel événement nécessite d'improviser de nouvelles règles.

Mouche retire ses haillons, ses membres pendouillent faiblement. Dévêtu, il est encore plus hirsute. Il a les orteils d'un rose épatant vu sa proximité de la zone des chiottes.

Docteur me fait signe, j'ouvre le robinet et il asperge la peau nue de Mouche. Ce dernier tressaille en serrant les poings, ferme les yeux et lève les mains en signe de reddition. Sa queue se ratatine. Il doit passer d'un pied sur l'autre au-dessus de la flaque grandissante puis, à court d'option, il s'accommode de la boue.

Je me demande si nous pourrions avoir du savon, dit Docteur.

Le savon est une requête raisonnable. Mais il faut que je lâche tout et que je monte dans la réserve, derrière les toilettes communes du premier étage. Les savonnettes pour les chambres de l'hôtel sont des petits palets durs comme du bois. J'en prends une pour chacun des étrangers, ça me semble juste, même si les autres clients n'en ont qu'une par chambre.

Je fais passer les savons par la mangeoire et Docteur m'est reconnaissant.

Il vous reste une minute et vingt-cinq secondes avant que je coupe, lui dis-je.

Docteur ne perd pas de temps à ôter ses guenilles, l'eau qu'il fait couler au-dessus de sa tête se change en un filet gris et gras.

C'est l'heure !

Je ferme le robinet. Docteur, dégoulinant, me redonne l'embout du tuyau par la mangeoire. Je dois m'en saisir d'un coup, sans tarder, au cas où il essaierait de me mordre.

Après avoir enroulé le tuyau autour du robinet, je trouve Docteur assis par terre, l'air calme et patient, tandis que Mouche cherche des poux dans la raie de ses cheveux.

Ça peut sembler évident, mais je veux insister sur ce point auprès des Administrateurs. Puisque la toilette est une activité particulièrement sociale, je vais conseiller que la comptabilisation des dépenses en savonnettes soit considérée comme des « frais sociaux » tout autant que des « frais d'hygiène ».

Plus tard, je vais ramasser leurs tasses de thé. Ils les ont rangées avec soin, par terre, sous la mangeoire.

Profitant de ce que je tends la main, Mouche pose le pied sur mon poignet et l'épingle par terre. Docteur lui crie quelque chose, une réprimande, et, le visage collé aux barreaux, Mouche soulève le pied.

Il parle d'une voix basse et insistante.

Nous voudrions poursuivre notre chemin. Nous voudrions nous en aller.

3

Je ne mentionnerai pas cet incident aux Administrateurs. Je sais ce qu'il en résulterait. Quelqu'un autour de la table s'étonnerait que je n'aie pas pris les précautions d'usage. On me trouverait négligent.

Quand ils me demandent si j'ai remarqué des changements de comportement, je leur réponds donc, sans entrer dans les détails, que les étrangers sont toujours imprévisibles.

Une fois par semaine, les Administrateurs se réunissent dans la « bibliothèque » de l'hôtel. Il reste quelques livres sur des étagères et, bien que personne ne les lise, ils contribuent à créer une ambiance studieuse et méditative. La bûche placée dans l'âtre n'est jamais allumée. La cheminée est considérée comme un risque d'incendie ; après avoir été utilisée en toute sécurité pendant des années, elle est maintenant condamnée.

Mon oncle et sa femme Dawn font partie du Conseil d'administration. Compte tenu des liens entre l'hôtel et les étrangers, il serait difficile de les exclure. Les autres

ont été choisis parmi les membres actifs de la société civile. M. Wooten, sur lequel on peut toujours compter. L'ingénieur de la centrale hydroélectrique, M. Bennett, qui est aussi notre président. M. Hughes de l'épicerie voisine, de l'autre côté de la rue. Le pêcheur retraité que j'inscris dans le registre, à sa requête, sous le nom de « M. Fish ». M. Byrd est celui que je connais le mieux. C'est le bouquiniste installé dans la vieille grange – trois étages de planchers grinçants dédiés aux polars.

Au début, quand je suis venu vivre à l'hôtel, Dawn m'a emmené chez Byrd's Books en espérant que je noie mon chagrin dans celui des autres. J'ai eu ma première conversation avec M. Byrd dans la librairie et il m'a tout de suite plu. L'éclat de ses yeux cherchait à m'inclure. Il a pressé ses grosses mains sur le comptoir en verre et m'a demandé si j'aimais les polars. Je lui ai répondu que je n'en avais jamais lu – un aveu décevant, même à mes propres oreilles.

J'aime les animaux, ai-je indiqué.

Il a tapoté le guichet et a détourné les yeux. Je le voyais réfléchir. N'aurait-il pas une histoire de girafe qui se fait poignarder en pleine gorge ?

La réunion des Administrateurs est hebdomadaire.

Ils veulent se rassurer, comme d'habitude. Ils prétendent que je m'aventure courageusement dans un pays inconnu qui leur est inaccessible. Ils me posent des questions dont ils connaîtraient la réponse s'ils consacraient un minimum de temps à observer les étrangers dans la cour.

Sont-ils bien installés ?

Oui, je réponds. Pour autant que je sache et dans un contexte forcément pénible.

Les étrangers passent beaucoup de temps assis, les genoux repliés sur le torse. Ce qui permet de conserver la chaleur. Au moindre rayon de soleil, ils s'allongent par terre et se recroquevillent en position fœtale. Parfois, la nuit, l'un d'eux s'agrippe à celui de devant et, une fois réchauffé, c'est au tour de l'autre. Ils maîtrisent si bien ce système qu'ils parviennent à passer d'une position à l'autre sans s'éveiller et sans bruit.

Tu vois tout ça ? demande Dawn.

Quand je ne peux pas dormir. Oui.

Il leur arrive aussi de s'étendre sur le côté et, dans leur sommeil, de chercher ce qui n'est pas là. À la froide lueur de l'aube, ils tendent la main pour se recouvrir avec quelque chose. Un ancien réflexe, sans doute. Le plus âgé tortille des hanches et s'enfonce plus profondément dans la terre.

As-tu remarqué quoi que ce soit d'inconvenant dans leur attitude ? demande M. Hughes, en jouant nerveusement avec son stylo. Son sourire narquois me dérange. Il me donne l'impression de mentir quand je dis la vérité.

Inconvenant ? Eh bien, nous pourrions parler de leur toilette.

Oui, oui, s'empresse-t-il de répondre. Mais je pensais à autre chose. Quelqu'un a-t-il lu l'histoire du pélican qui s'est cogné la tête contre les barreaux de sa cage, sans arrêt, jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

Il s'est suicidé ? Vraiment, Frank ? Où diable une telle chose s'est-elle passée ?

Je ne m'en souviens plus. Au Canada peut-être ? Ou était-ce ici ? Nous avons des pélicans, nous ?

Les Administrateurs se regardent, à l'affût d'une réponse.

Nous en avons au zoo, je fais remarquer.

J'ai quelque chose à ajouter à ce sujet.

Peut-on revendiquer les animaux du zoo comme nous appartenant ? je demande. Ils ont été précisément choisis en raison de leur exotisme. Sinon il n'y aurait que peu d'intérêt à mettre en cage ce qui se trouve déjà en liberté près de chez nous.

Silence. Seulement brisé par le froissement d'un emballage de sucre d'orge. J'en mets une coupe sur la table avant chaque réunion.

Quoi qu'il en soit, dit M. Byrd, mourir en se tapant la tête contre les murs demanderait une détermination surhumaine.

Je vous rappelle qu'il s'agit d'un pélican, dit M. Hughes.

Oui, mais je voulais juste attirer votre attention sur le niveau de détermination nécessaire pour vaincre tous les instincts contraires. La vie, à n'importe quel prix.

À ce stade, il me semble important de reprendre la parole.

Il n'a jamais été question de suicide, si c'est là que vous voulez en venir.

Bien sûr que non, dit mon oncle Warwick. Pourquoi en serait-il question ?

C'était un pélican, c'est tout ce que je sais.

Le regard de M. Bennett parcourt la pièce.

D'autres questions ? demande-t-il.

Après avoir tapoté sur la table avec ses doigts, M. Fish lève la tête et se tourne vers lui.

Hier, dit-il. J'ai trouvé hier un joli tronc de bouleau au bord de la rivière. J'ai tout de suite pensé aux étrangers. Il était trop lourd pour que je le déplace seul. Heureusement, il y avait d'autres pêcheurs dans le coin. Ils m'ont donné un coup de main et j'ai réussi à le rapporter.

Ensemble, nous le traînons dans la cour en passant par le côté de l'hôtel. Il est étonnamment lourd, mais le pêcheur avait raison. Il semble idéal. Ou le sera une fois adapté. M. Hughes court chercher sa scie.

Le tronc élagué est prêt à passer dans la mangeoire. Un endroit dans lequel j'ai plutôt l'habitude de glisser une cuillerée d'œuf. Nous engageons d'abord le bout le plus épais. Le trou est assez large.

Les étrangers bringuebalent et tirent le bouleau à l'intérieur de la cage, avant de le lâcher en s'écartant lorsqu'il rebondit par terre. C'est singulièrement satisfaisant, surtout pour ceux qui affirmaient que c'était possible – et extraordinaire, pour ceux qui soutenaient que ça ne l'était pas.

Docteur pousse le bouleau du pied, doucement, jusqu'à ce qu'il trouve sa place et se cale. Ensuite, pour le plus grand bonheur de tous, et avec un certain « Tada » théâtral, il s'assied dessus – prudemment au départ, les mains sur le côté – et il se fend d'un sourire. Mouche quant à lui reste debout, il affiche une moue sceptique. Alors que son ressentiment menace de gâcher le moment, Docteur tapote le bois à côté de lui.

Il semble comprendre l'exaspération du jeune. On ne sait comment, mais il perçoit tout.

Ici.

C'est tout ce qu'il dit, mais Mouche devient doux comme un agneau et va s'asseoir à côté de lui. Nous les acclamons.

Il n'est pas facile de trouver des choses qui leur soient utiles, ce qui explique pourquoi un événement comme celui-ci représente une telle source de satisfaction pour nous tous.

Il existe d'autres petits plaisirs. Une agitation fortuite au-dessus du mur du jardin et les yeux de Docteur suivent chaque sautillement délicat du pinson. Sourcil broussailleux, pensée zébrée sur son visage encore barbouillé de nuit : il est ému. Oui. Cet oiseau qui sautille dans son œil semble être tombé du ciel, lui aussi.

Ce matin, alors que je lui faisais passer sa tasse de thé noir, Docteur l'a tenue sans la retirer. Comme s'il se réchauffait les mains devant un feu.

S'il te plaît, a-t-il demandé. Y a-t-il des nouvelles ? Une femme avec un casque, me semble-t-il… la femme de l'agence ?

Non. Je regrette, il n'y a rien à signaler.

Nous aurions dû avoir de ses nouvelles. Nous l'espérions.

Oui. J'en suis conscient.

Eh bien, y a-t-il du nouveau pour notre libération ?

C'est reparti.

Dans le ciel, ses yeux retracent une vie passée.

Que savons-nous ? Nous savons qu'il est arrivé quelque chose. Une chose si atroce qu'ils ne peuvent pas – ou ne veulent pas – la décrire. Une chose importante, épouvantable. Nous nous réveillons à toute heure de la nuit en pensant que le désastre qui a fait fuir les étrangers s'apprête à s'abattre sur nous.

Le peu que nous savons provient de bribes entendues par hasard. Quelques confidences. Il y a un avant et un après. Il y a une catastrophe dont ils sont les seuls survivants. Ils se montrent plus loquaces sur la suite des événements.

Que faire ?

Ils doivent marcher. Survivants, en état de choc, ils placent toute leur confiance en la route, qui promet de les conduire en lieu sûr.

Au moindre bruit de moteur, ils se rangent sur le bas-côté et attendent que la voiture passe à toute allure – enfilade de visages derrière la vitre, flot d'indifférence –, puis la campagne redevient comme avant. Le maïs de la saison dernière, noirci et fibreux, que le vent fait chuchoter. Des souris qui détalent. Des oiseaux qui farfouillent. La texture gluante de la route à midi. Des haillons claquent sur un épouvantail, la brise tombe, ils s'avachissent dans les maïs brisés. Ils nous ont déjà décrit tout cela.

Les étrangers poursuivent leur route. Le plus jeune à grandes foulées optimistes. Le plus vieux ralenti par ses ruminations autant que par son mocassin volé et remplacé par un godillot sans lacet.

Ils s'arrêtent parfois pour jeter un regard en arrière sur le dernier virage avec, au-delà, le souvenir de la grisaille de la route.

Il y a de nombreux signes encourageants pour les étrangers traumatisés. Les pâtures à perte de vue. Les ajoncs envahissants. Les nuages gorgés de certitude. Les preuves d'un monde qui continue de fonctionner.

Ils passent deux nuits dans un wagon de train abandonné dans l'enclos d'une ferme. Ils se réveillent sous un enchevêtrement de toiles d'araignée et de lumière blafarde. Les sièges et les fenêtres apportent une touche de confort mais l'absence de destination leur fait reprendre la route, un jour en fin d'après-midi.

Ils persévèrent, convaincus qu'une nouvelle vie finira par se profiler autour d'eux.

Ils mènent une existence de bêtes sauvages, lapent l'eau des ruisseaux à quatre pattes, maraudent dans les vergers. Ils couchent dans des buses en béton, des fossés, des lits de graviers froids. Ils se faufilent sous des buissons, les genoux repliés pour conserver une boule de chaleur contre leur corps.

Un soir au crépuscule, ils suivent trois cerfs et un faon dans le lit desséché d'un ruisseau, en direction de lumières éparpillées sur une colline sombre. Le lendemain matin, ils sortent des sous-bois et reprennent la route.

Une voiture s'arrête presque immédiatement et on leur propose de monter.

Mais suit la question à laquelle ils ne peuvent pas répondre : où vont-ils ? Ils ne connaissent pas ce pays. Ils n'ont pas la moindre idée de ce qui les attend, derrière le virage, au-delà de la colline, de l'autre côté de la rivière. Comment peuvent-ils donner une destination plausible ?

Perplexe, le conducteur remonte sa vitre, la voiture accélère et bientôt ils n'entendent plus que leurs chaussures qui raclent sur la route.

Ensuite, davantage de maisons. Des pelouses. Un chien se précipite pour venir les lécher et baver sur leurs souliers.

Une femme avec un sécateur les observe au-dessus d'une haie. Elle ne sait pas quoi penser. Elle se souvient que dans une époque lointaine, quand elle était enfant, des hommes dépossédés de tout bien matériel débarquaient à la ferme. On leur offrait le gîte et le couvert et en échange, ils rentraient le maïs, coupaient la queue des agneaux, réparaient les clôtures s'ils savaient le faire. Mais ces deux étrangers n'ont pas le même regard fiévreux. Ils se retournent, une seconde intéressés par la femme au sécateur, mais il est trop tard pour leur dire quoi que ce soit, pour leur indiquer le chemin ou même leur offrir un thé.

Les étrangers sont projetés vers notre monde des dizaines de manières différentes – avant de se réveiller un matin pour découvrir que le coin d'herbe où ils ont passé la nuit est le terre-plein d'un carrefour.

Un éclat de trompette annonce l'apparition d'une majorette en tunique blanche qui défile en faisant tourner son étincelant bâton à paillettes. Arrivée devant les deux naufragés sur l'îlot de circulation, elle s'arrête et, levant les genoux parfaitement en rythme, elle piétine. Des deux côtés de la rue, la foule l'encourage, l'acclame ; elle continue de défiler avec un sourire qui illumine le jour, propulsée par le souffle de la trompette.

C'est l'anniversaire de la ville.

Dans cette ville, les étrangers ont peut-être enfin reconnu leur destination. Le détail de visages dans la foule. Les passages piétons. Les feux de circulation. Les vitrines. Les lignes électriques. Tous ces signes de civilisation. Mais s'ils ont ressenti un soulagement, il s'est rapidement effacé sous la pression de crampes d'estomac dues à la faim et d'appels plus urgents de la nature.

Ils saisissent la première occasion de traverser la rue et se précipitent dans une allée qui débouche sur une autre partie du cortège. Là, un char fleuri : une structure de cheveux empilés sur trois mètres de haut avec des tresses séparées par une peau rose vernie et une mer d'yeux de poupées étincelants. Des yeux qui ne voient rien, des yeux indifférents. Quelques enfants surexcités montrent le char du doigt, ravis que leur propre monde soit à l'honneur dans le défilé.

Des hommes conduisent des tracteurs bruyants. Un camion remorque un char de bottes de foin sur lequel une fillette donne le biberon à un agneau.

Les étrangers empruntent une autre rue qui les mène en fin de cortège, où ils rejoignent une longue file de gens fatigués aux manteaux hors saison, des nourrissons dans les bras et des valises cabossées à la main. Le visage exténué, ils ne parlent pas et, dans la foule, certains se demandent si ces gens n'ont pas commencé leur périple dans le Nord hivernal, leurrés par la promesse de nouveaux départs dans nos collines brûlées de soleil.

Les étrangers se sont peut-être reconnus dans les habits portés en queue de cortège. Des fripes crasseuses